



## CHAPITRE IX

---

Ngoma. — Passage à gué du Lubamba. — Les Bateké. — Le fusil fétiche. — Sur la colline de Kinduta. — Le clown de Bwabwa-Njali. — Récolte du vin de palme. — Chez Gamankono.

**L**ES huttes de Ngoma sont éparses sur les falaises escarpées de la rive droite, à l'endroit où commencent les chutes « terrifiantes » qui portent le nom d'*Inkissi* (le charme). On dirait autant de nids de pirates adossés aux troncs de majestueux bombax et de magnifiques arbres appartenant à la puissante flore du centre africain.

La gorge que ces falaises commandent, d'une largeur d'environ cinq cents yards, sert de lit au fleuve courroucé.

Les eaux n'y sautent plus de hauteurs déterminées; leur cours présente un pêle-mêle de vagues tournoyantes qui se heurtent, se dressent, se confondent au milieu du courant et produisent un chaos de lames se poursuivant et s'écroulant avec un fracas inouï, sur un parcours de plusieurs milles.

Au pied des falaises de Ngoma se trouve une île longue qui semble avoir fait partie du plateau supérieur et être tombée à plat dans le fleuve, sous la violence de quelque tempête. Les monceaux de ruines, les plaques épaisses, les blocs de trapp accumulés sur les rives, semblent témoigner que la gorge est due à un affaissement subit des montagnes qui l'enserrent.

Le territoire est merveilleusement riche, bien que peu cultivé. Les pentes sont couvertes de bois, de terres fertiles où croissent en abondance les végétaux à fruits délicieux des contrées tropicales, qui prodiguent une ample nourriture aux indigènes, à des troupeaux de chèvres, de cochons noirs et à des milliers de volatiles.

Les voyageurs, peu soucieux de séjourner dans ce district, songèrent à s'en éloigner après quelques heures de halte.

Devant eux la route devenait impraticable. Une large montagne de deux cents pieds était le premier obstacle; plus loin, les berges montueuses du fleuve étaient encombrées de sites boisés, d'espaces hérissés de quartiers de rochers, de cols à pic livrant passage à des ruisseaux.

Marcher en avant avec les lourds wagons de voyage charriant les bagages innombrables de l'expédition paraissait une irréalisable utopie à l'escorte noire de Stanley et Braconnier.

Les Européens eux-mêmes avaient pâli devant la difficulté de poursuivre leur route. Un sentiment de doute indescriptible se peignait sur leurs visages. Allaient-ils échouer contre des obstacles matériels? Devraient-ils reculer devant des falaises à escalader, des forêts vierges à traverser, des lits de rivières à franchir? Cèderaient-ils au mauvais vouloir, à la terreur de leurs serviteurs rebutés, semblant croire à la fin du monde et fixant sur leurs chefs des regards effrayés?

Ils se consultèrent un instant.

« En route! en route! commandèrent à la fois Stanley et Braconnier à leurs interprètes, de cette voix brève et impérieuse devant laquelle s'effacent les hésitations et cessent les murmures, faites atteler les wagons par les Zanzibarites, donnez les pioches aux Kroomen, les haches aux Kabindas. Nous hisserons, s'il le faut, les chariots jusqu'au sommet de la montagne; les quartiers de roches sauteront à la mine, les arbres tomberont sous le tranchant des outils.

Les ordres furent traduits. Les indigènes de Ngoma les avaient entendus.

Ils s'enfuirent aussitôt pour mettre en sûreté leurs cochons noirs, leurs volailles, leurs chèvres, répandant partout le bruit que les hommes blancs voulaient faire voler les chariots par-dessus la montagne.

Sur la rive gauche, des centaines de Baccessés, accourus aux cris de leurs voisins sur les falaises dominant les chutes, assistèrent en curieux tapageurs au départ de la caravane exploratrice.

Les wagons de voyage qui s'apprêtaient selon les naturels à voler par-dessus les monts, étaient chacun une lourde construction de fer et de poutrelles, longue de 6 à 7 mètres, large de 1<sup>m</sup>8 à 2 mètres, portée sur quatre grosses roues de bois et traînée par vingt-quatre ou trente mules soumises à des traits vigoureux, attelées à un long cordage fixé au bout des timons du chariot.

Ces véritables maisons roulantes contenaient les bagages, les marchandises, les objets destinés au campement des voyageurs, et les matériaux, pièces de bois, de fer, propres à élever les premiers bâtiments indispensables d'une station future.

Avec une admirable habileté, Stanley, grâce à son expérience des voyages, avait dirigé la construction de ces merveilles offrant aux pionniers de l'exploration des aises relatives pour transporter les plus volumineuses cargaisons.

Après une halte, le départ est toujours une grosse affaire. Il y a tant de choses à mettre en ordre, à réparer; c'est toujours au dernier moment qu'on s'aperçoit de la rupture d'un trait; les fouets manquent de cordelette ou de mèche; les moyeux des roues ont besoin d'être raccommodés; les mules sont mal attelées; enfin des misères sans nombre viennent toujours retarder l'instant fixé pour le départ.

Néanmoins, toutes précautions prises, la caravane s'ébranle. Braconnier ouvre la marche, esca'ade les premiers escarpements de la montagne, dirige les Kabindas qui abattent par-ci par-là les broussailles gênantes, et fait rattacher par des cordages les roues épaisses des chariots aux troncs volumineux des arbres, aux pointes des rochers isolés sur la pente à gravir.

De loin en loin, les Kroomen minent des bancs de roches qui volent en éclats avec un bruit terrible.

Stanley marche près des wagons, excite les Zanzibarites de la voix et du geste; il s'accroche parfois avec eux aux roues d'un pesant chariot pour aider aux passages les plus abrupts les fortes mules au corps tendu sur le collier, accrochant leurs sabots aux grès, aux fourrés de broussailles de la route, s'échauffant, s'animant et gagnant du terrain malgré tous les obstacles.

Quelques heures plus tard, le sommet de l'escarpement était atteint.

L'exploit s'était accompli sans causer rien d'inquiétant pour les gens de Ngoma. Les cochons ne s'étaient pas effrayés, les poules n'avaient pas émis de gloussement inusité, les chèvres n'avaient pas disparu. Les chefs de Ngoma et plusieurs Baccessés de la rive gauche s'empressèrent de venir féliciter les étrangers qui avaient pris d'assaut le plateau élevé; les blancs avaient ordonné une halte nouvelle pour laisser souffler les animaux rendus et reposer les hommes éreintés.

Profitant des dispositions favorables des indigènes, Stanley négocia avec eux un achat considérable de rotangs destinés à remplacer les câbles usés.

Les tiges de cette plante, très flexibles et résistantes, font, tressées ensemble, des cordages excellents.

La lutte contre les difficultés du chemin fut reprise et menée victorieusement, grâce à l'énergie indomptable des vaillants pionniers du Comité d'études.

Les marcheurs purent apercevoir sur la rive opposée un village important des Baccessés, Nsannou, dont les palmiers et les champs couronnaient une terrasse projetée par une chaîne de montagnes, chaîne dont ils distinguaient les pentes richement boisées et les sommets rocailloux.

Les habitants de ce village envoyèrent à la caravane en marche une députation chargée de remettre du vin de palme, des racines de manioc, et surtout d'espionner, de savoir où allaient ces hommes étranges guidant sur les crêtes montueuses, à travers les bois, sur les rochers, d'immenses huttes à roues traînées par tant de quadrupèdes.

Plus loin, l'expédition traversa sans danger, mais non sans fatigues, le district de Msoumbou, dernier village du territoire des Babouennés, et elle obtint enfin un passage plus facile dans le voisinage de la rivière Lubamba, nommée Nkenké à son confluent avec le Congo.

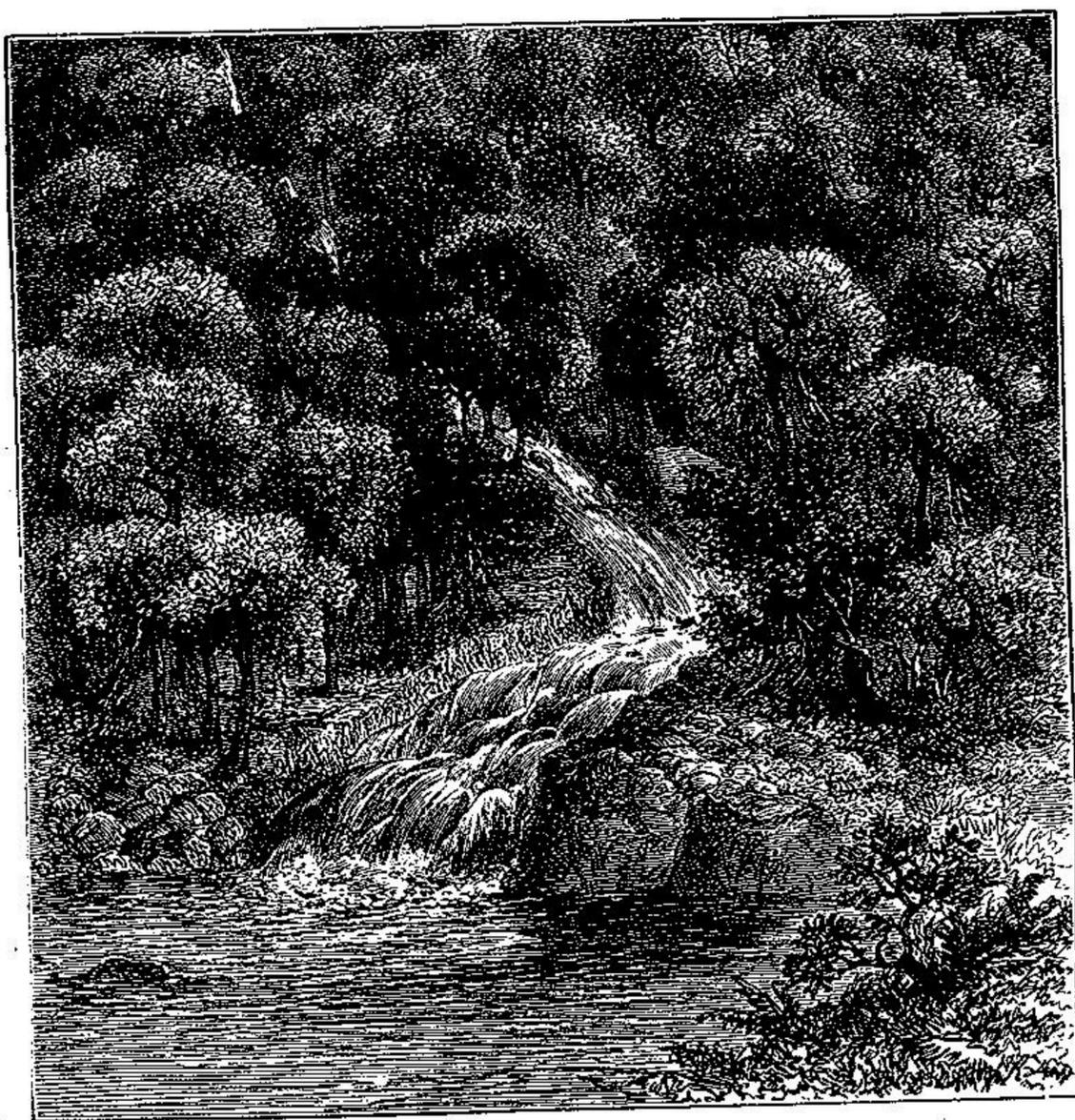
Comme il eût été impossible de franchir à son embouchure cet enfer aqueux, plein de rugissements et d'abîmes, la caravane s'arrêta près du bois qui masquait le torrent s'écroulant en bruyantes cascades dans les eaux du Congo.

Braconnier et quelques Kabindas suivirent le bord de la rivière pour l'examiner attentivement et essayer d'y trouver un gué où les wagons pourraient passer.

Après de longues recherches, au sortir du bois, ils découvrirent une clairière où fourmillait des nègres porteurs d'arachides et des matouts pliant sous des fardeaux d'ivoire.

Ces gens, groupés sur les rives du Lubamba, suivaient les sinuosités dé-

crites sur les eaux de la rivière par un bac indigène, un radeau fait de larges planches de teck solidement attachées par des cordages en rotang, et transportant d'un bord à l'autre de noirs passagers. Accroupis dans les poses les plus diverses, les uns causant avec animation, les autres chantant des refrains monotones, ou bien battant le fétiche, invoquant les idoles détachées de leurs ceintures, tous ces individus attendaient leur tour de transbordement.



EMBOUCHURE DU NKENKÉ.

A la vue de Braconnier et de son escorte, la curiosité la plus vive se lut dans les yeux de chacun.

Bon nombre d'entre eux cependant, connaissant les blancs des factoreries de la côte, calmèrent les appréhensions de la foule et s'avancèrent même au devant de l'officier.

Les *m'boté*, salutations d'usage, furent échangés aussitôt. Braconnier

put facilement obtenir de tous ces indigènes la promesse de leur concours pour aider les convois de l'expédition à passer le Lubamba.

Les wagons furent amenés dans la clairière et déchargés sur la rive.

Les noirs de l'escorte et les négres de bonne volonté, plaçant sur leur tête chacun un ballot des marchandises ou des bagages de l'expédition, entrèrent dans la rivière. L'eau recouvrait leur ceinture, mais ils purent s'acquitter de leur besogne avec une aisance due à leur force herculéenne et à l'adresse née de leur habitude à surmonter les obstacles.

Au bout de quelques heures, tout le contenu des wagons était transporté sur la rive opposée.

Les blancs à leur tour, Stanley et Braconnier, se hissèrent sur les épaules de robustes Zanzibarites, heureux de transporter eux-mêmes leurs maîtres dévoués.

Les wagons vides suivaient, traînés par les mules qui s'étaient décidées, après bien des coups de fouet et les injonctions furieuses de leurs conducteurs, à affronter à la nage les eaux rapides du Nkenké.

Le spectacle des animaux nageant et tirant les chariots avait soulevé l'enthousiasme des nombreux témoins indigènes, étrangers à l'expédition. Ils promenaient leurs regards étonnés sur les lourdes voitures parvenues saines et sauvées à terre et toutes couvertes de limon et de plantes aquatiques brusquement arrachées au lit fertile du torrent.

Malheureusement ce nouvel exploit de la cohorte d'exploration donnait lieu à un triste épisode, à un déplorable accident.

Dans la confusion et le désordre inévitablement amenés par la précipitation des indigènes qui se disputaient la première place pour emporter les colis, un jeune Zanzibarite, enfant de quatorze ou quinze ans, tomba à la renverse dans le fleuve et fut entraîné, saisi par le courant, avant que son vieux père, fidèle serviteur de Stanley, eût pu se rendre compte des conséquences irréparables de la chute.

Le corps du malheureux fut ramené sur la berge; ses funérailles eurent lieu aussitôt, suivant la coutume des Zanzibarites.

Braconnier et Stanley assistèrent à cette triste cérémonie. Debout, la tête découverte, à côté de la fosse creusée à la hâte, ils se sentaient émus en regardant le père de la victime pleurer comme un enfant devant la terre qui tombait sur le cadavre glacé du noyé.

En s'éloignant de cette rive du Lubamba, Braconnier pensait involontairement à la mort de l'infortuné Nève, compagnon de ses premières étapes, son ami, son compatriote. Il se demandait si la science avait le droit d'exiger de pareils sacrifices; si l'homme civilisé, pour satisfaire son vaniteux désir

d'ajouter encore un atome de connaissances à celles qu'il a déjà acquises, est justifié de disposer ainsi de sa propre vie, de celle de ses semblables, de s'immoler ou de sacrifier sans plus de souci des créatures humaines à une idole aussi vaine que les autres.

L'officier belge cherchait en vain une réponse satisfaisante à la question précédente. Ce doute, un instant évoqué, passa rapide sur le front de l'explorateur, sans altérer son énergique résolution de se dévouer corps et âme à l'accomplissement de la mission qui était confiée.

Il songeait ainsi, porté par une mule vigoureuse détachée de l'attelage d'un chariot, avançant toujours en éclaireur.

Le sol au delà du Nkenké présentait peu d'obstacles sur une assez longue étendue, le long des berges du Congo. Mais le fleuve en amont du vaste bassin formé à l'embouchure du Nkenké était bordé de piles rocailleuses contre lesquelles se brisaient en grondant et en sifflant les eaux furieuses du courant échappées des tourbillons, des remous, des abîmes aqueux formés par les rapides baptisés par Stanley en 1877 du nom de son célèbre canot : « rapides *Lady-Alice* ».

La voix des éléments, augmentée du vacarme de la cascade énorme du Nkenké qui tombait dans le fleuve d'une hauteur de trois cents mètres, formait un étrange concert, bien fait pour arracher le capitaine à ses pensées.

Le bruit de la cascade était pareil au grondement d'un tonnerre lointain. Le roulement des rapides *Lady-Alice*, sur leur dernière ligne de brisants, produisait l'effet du clapotage des vagues poussées par l'ouragan contre les récifs d'une plage océanique; en aval, une cataracte ajoutait son mugissement étouffé à cet infernal orchestre d'eaux furieuses ou tombantes.

Arrêté un instant près du gouffre d'où montait l'étourdissant fracas, Braconnier attendit l'arrivée du personnel et des bagages en contemplant la scène imposante qui se déroulait devant lui.

Le fleuve, accéléré par une chute en amont des rapides *Lady-Alice*, rencontrait une île étroite, formée par une crête rocheuse; puis, obstrué par cette chaîne qui le divise, il se ruait de chaque côté en vagues horizontales se heurtant au centre du courant, montant les unes sur les autres, formant une véritable muraille d'eau écumante.

La berge opposée présentait une terrasse placée à trois cents pieds au-dessus de l'eau, reposant sur des blocs gigantesques de rochers; derrière cette terrasse, à peu de distance, s'élevaient des montagnes abruptes, surmontées par les ondulations d'un vaste plateau.

A sa droite, tout près de lui, la rive nord du fleuve dressait une série

de hautes falaises ; la première était couronnée par une épaisse forêt.

Rejoint par le gros de l'expédition, Braconnier, sur les conseils de Stanley, descendit de sa monture et conduisit une valeureuse équipe de charpentiers noirs percer une route dans la forêt.

Cet énorme labeur une fois terminé, la caravane franchit l'obstacle boisé aussi triomphalement qu'elle avait gravi la montagne de Ngoma, et sans laisser comme aux bords du Nkenké une tombe fermée sur une malheureuse victime humaine.

Les marcheurs étaient parvenus à Gamba, sur le territoire des Batekés, nègres doux et inoffensifs, se distinguant par huit cicatrices longitudinales sur la figure, quatre sur chaque joue, tatouages obtenus en soulevant la chair au moyen de couteaux. Ces indigènes emploient une partie de leur temps à placer des pièges de toute espèce pour prendre le menu gibier ; ils extraient du figuier sycomore une sève gluante dont ils font usage pour s'emparer des oiseaux.

Ils accoururent pour vendre à un prix modique, les produits de leur sol et de leurs chasses aux nouveaux arrivants, et leur conseillèrent d'abandonner la route riveraine du fleuve pour suivre par la vallée du Mukoss une route qui les conduirait plus vite et moins péniblement jusqu'au Stanley-Pool.

Ce renseignement désintéressé fut apprécié et suivi par les agents du Comité d'études.

Le 26 juillet, à l'aube d'une journée pluvieuse, Stanley et Braconnier quittaient les bords de la petite rivière de Mukoss et atteignaient, après une marche de plusieurs milles, le village de Kinduta.

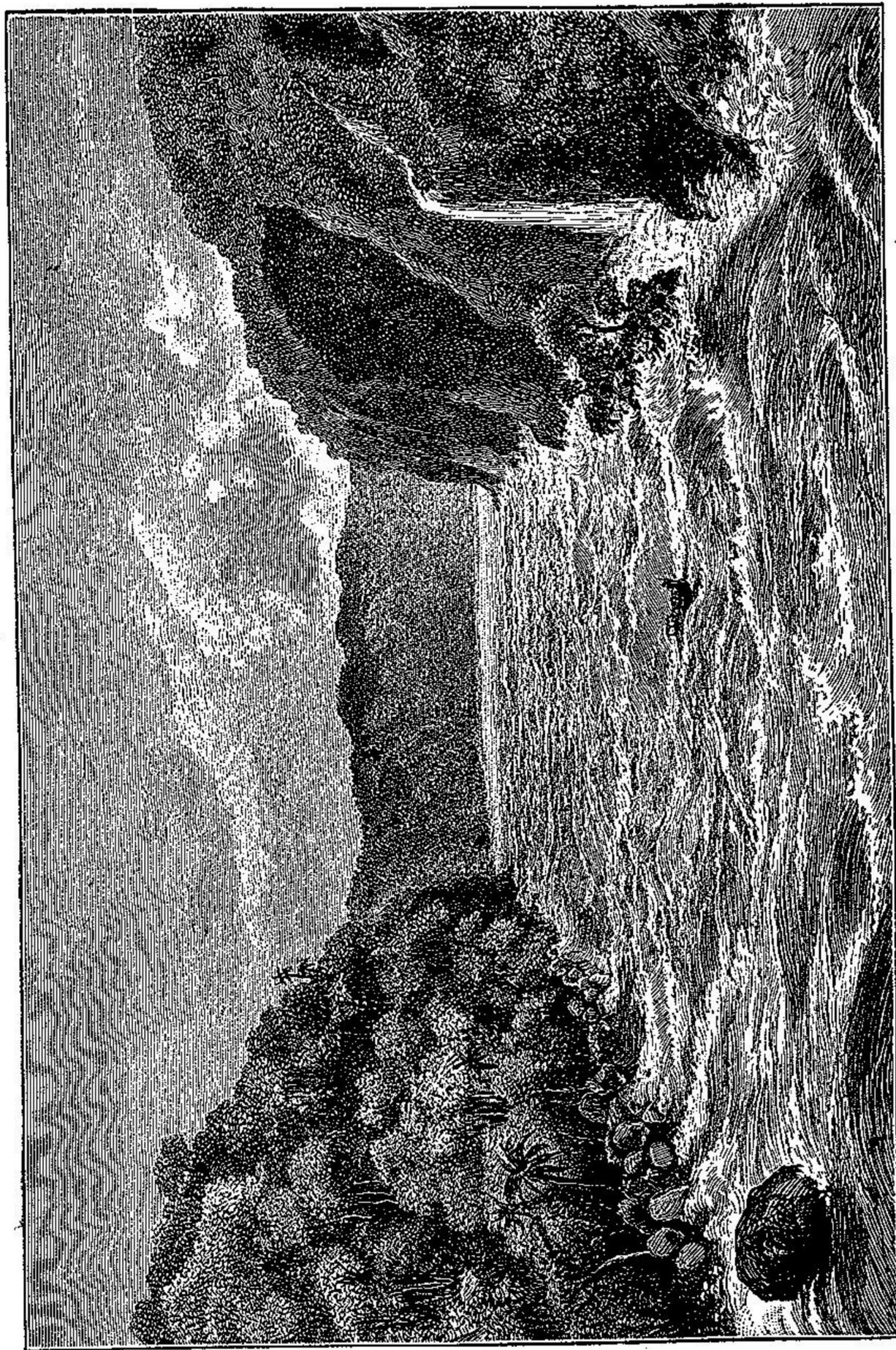
Ce hameau, comprenant un petit groupe de huttes construites en joncs et couvertes d'une toiture de *loango*, est situé au milieu d'un territoire plantureux, abondant en sites boisés, en paysages gracieux et pittoresques. Ses habitants — encore des Batekés — sont de fervents émules de Nemrod.

Tandis que les noirs de l'escorte établissaient auprès du village un bivouac de repos, le capitaine Braconnier allait flâner, le fusil sur l'épaule, aux alentours d'un bois voisin.

Des naturels curieux suivirent de près l'officier.

Il était tard ; le soleil, qui avait succédé à l'orage matinal, plongeait son disque incandescent dans les dômes épais des grands arbres vers lesquels s'avavançait Braconnier.

Un vol immense de gros oiseaux, pareils à des perroquets, passa au-dessus du chasseur. Épauler aussitôt, viser, tirer, recharger son arme, épauler



LES RAPIDES DU LADY ALICE.



de nouveau, viser et tirer encore, recommencer plusieurs fois ce rapide manège en chasseur exercé, fut pour Braconnier l'affaire de quelques minutes. A chaque balle, un oiseau tombait.

Les Batekés ouvraient de grands yeux étonnés; puis, incapables de maîtriser leur frayeur, ils s'enfuirent à toutes jambes, regagnèrent le hameau et racontèrent aux vieillards et aux femmes de l'endroit qu'un homme blanc, avec de grands yeux de feu, une longue chevelure, une barbe phénoménale, à l'aide d'un fusil qui tirait sans s'arrêter, tuait tous les oiseaux du ciel.

« Il n'en restera plus un seul pour nos pièges, disait un jeune indigène. Le blanc a un fusil fétiche; quand il ne tue pas l'oiseau, il le fait fuir bien loin, si loin, que l'animal ne sait plus revenir ».

Cette tirade, que n'eût pas en partie désavouée le fameux La Palice, souleva des murmures, des grognements d'indignation contre les blancs. Transmise au chef de la localité, avec toutes les amplifications nécessaires pour faire sortir ce personnage de son apathie habituelle, elle le détermina à députer auprès de Stanley et de Braconnier les plus gros bonnets de Kinduta.

Ces deux mots, « gros bonnets », désignent exactement les singuliers ambassadeurs qui vinrent solliciter les blancs.

Leurs têtes disparaissaient sous une enveloppe d'étoffe rouge en forme de pain de sucre, aux bords largement évasés; le reste de leur costume rappelait assez celui du père Adam dans le Paradis terrestre. Chacun d'eux était armé d'un mousquet à silex ou d'un volumineux bambou. Le plus grand de tous, qui joignait à cette qualité physique une laideur plus grotesque que repoussante, avait négligemment jeté sur ses épaules une splendide peau de léopard. C'était le prince héritier du district.

Ils arrivèrent au camp au moment même où Braconnier, de retour de la chasse, faisait préparer les tas de broussailles destinées à être brûlées dans la nuit pour éloigner les fauves.

Le capitaine, appuyé sur son martiny, suivait du regard les travailleurs.

La visite inattendue des chefs de Kinduta surprit l'officier qui, saisissant son arme, la rejeta sur son épaule. Ce mouvement provoqua chez les arrivants un instant de stupeur; ils redoutaient le fusil fétiche.

Le silence, le visage parfaitement calme du blanc, enhardirent les plaignants qui, tous ensemble hurlant, montrant le ciel, faisant avec leurs mousquets le geste de viser un oiseau dans les airs, essayèrent de faire comprendre à Braconnier les motifs de leur mécontentement.

Stanley et ses interprètes s'approchèrent, attirés par le bruit et les grimaces significatives des naturels.

Une palabra eut lieu. Dans notre vieille Europe, on usa souvent des conférences diplomatiques à l'époque de la fameuse question d'Orient, nœud gordien du siècle rendu plus inextricable, plus indénouable pendant longtemps, grâce à chacun des conférenciers qui tirait dessus ; au pays du Congo, on abuse de ces sortes de conférences appelées *palabras*, où le diplomate Stanley a toujours, avec son sang-froid imperturbable, son esprit de conciliation, délié l'écheveau de ruses, de cupidité, de menaces que lui tendaient ses noirs adversaires.

En cette circonstance, les chefs de Kinduta exigeaient en dédommagement des oiseaux qui avaient, disaient-ils, quitté leur territoire, le fusil fétiche de Braconnier. Tenaces dans leur désir, ils menaçaient de prolonger durant des heures entières une discussion inintelligible au cours de laquelle ils étaient à peu près les seuls à pérorer.

Les blancs, soucieux de goûter sous la tente une nuit de repos, mirent hâtivement le holà.

« Vous n'aurez pas le fusil fétiche, dit Stanley lassé des récriminations insolentes et irritées des nègres. Comme vous êtes de braves gens, aimables, nous vous abandonnerons tous les oiseaux qu'il a tués. Ces oiseaux sont gros et grands ; ils ont de belles plumes qui orneront vos coiffures ; leur chair est excellente pour vos palais ; vous en composerez des mets délicieux.

« Les fusils des hommes blancs ne seront jamais tournés contre vous. ils servent seulement pour assurer à leurs possesseurs une défense contre les chats-tigres, les panthères, les léopards et, à l'occasion, une ample provision d'aliments sauveurs de la famine.

« Acceptez donc mes offres, et laissez-nous dormir cette nuit ; nous partirons demain ; les oiseaux du ciel reviendront. »

Sur ces paroles prononcées du ton bref du commandement, de cette voix tranchante qui semble avoir sur l'homme beaucoup de cette force d'impulsion que la poudre exerce sur la balle, les ambassadeurs de Kinduta cessèrent leurs doléances, acceptèrent les victimes du fusil fétiche et regagnèrent leurs pénates.

Le lendemain, au petit jour, Stanley ordonnait le départ. La caravane escaladait péniblement la pente d'une colline rocheuse au sommet de laquelle Braconnier, toujours en avant-garde, ne tarda pas à parvenir.

Un plateau rectangulaire couronnait cette hauteur. Du côté exposé

au nord-est, la vue s'étendait sur une vaste plaine et se perdait dans une brume vaporeuse enveloppant comme un immense lac.

L'officier fixait attentivement l'horizon. Les vapeurs se dégageant peu à peu sous l'influence des rayons du soleil, l'explorateur distingua une vaste étendue mouvante, une nappe d'eau qui lui faisait l'effet d'un miroir recouvert d'une gaze blanchâtre, encadré par le feuillage obscur de forêts ténébreuses. Sans nul doute, c'était un lac.

Fier de sa découverte, Braconnier rebroussa chemin et, au rapide trot de sa mule docile, il rejoignit Stanley, chef de l'arrière-garde, stimulant de l'éclat de sa voix retentissante comme un clairon les Kroomen et les Zanzibarites de son escorte, porteurs de ballots enlevés des wagons pour soulager les vaillants attelages gravissant la pente escarpée.

« Un lac ! croyez-vous, capitaine ? Nous l'appellerons *Braconnier* » répondit gaiement Stanley aux premiers mots de l'officier.

Puis, se hâtant de gravir la colline, les blancs coururent examiner la découverte, le prétendu lac.

Le soleil, plus haut sous le ciel, avait dissipé les vapeurs grises du matin. Dans l'horizon bleu clair, limité par l'esquisse azurée d'une lointaine chaîne de montagnes, se dessinait, à droite des explorateurs, le lit sinueux du Congo s'élargissant peu à peu et prenant soudain une ampleur immense, véritable expansion lacustre, entourée de mamelons verdoyants.

« Tous mes regrets, mon cher compagnon ; je fus, il y a quatre ans, parrain de votre lac. Je lui ai donné mon nom... C'est le Stanley-Pool. Consoléz-vous, capitaine ; nous serons bientôt sur ces bords ; le nom de Braconnier y marquera la fondation d'une ville future qui s'appellera « Léopold », du nom impérissable de votre auguste Souverain, le plus grand bienfaiteur des contrées que nous parcourons. Mais que sont devenus nos noirs et nos wagons ? »

A cette question, Braconnier se retourna. Le plateau de la colline était désert.

L'officier piqua des deux, gagna le versant de la colline où s'échelonnaient tous les noirs de l'expédition, paresseusement couchés auprès des touffes de broussailles, non loin des wagons immobiles, les roues calées par des blocs de rochers.

Les porteurs avaient déposé leurs ballots et s'étiraient mollement sur des pelouses gazonnées ; les Zanzibarites eux-mêmes, accroupis devant leurs attelages, regardaient vaguement la route parcourue, luttant contre la somnolence invincible qui s'emparait d'eux.

Ces braves gens étaient exténués. Depuis de longs jours et de longues

nuits ils marchaient, ils allaient en avant, stimulés par les Européens énergiques à qui la lassitude semblait inconnue. Livrés à eux-mêmes un seul instant, ils s'étaient hâtés d'obéir au besoin qu'ils éprouvaient de se reposer. Plusieurs parmi eux, plus lassés, plus découragés que les autres, murmuraient même des plaintes très vives, essayant d'entraîner à la désertion la plupart de leurs camarades.

Braconnier arriva près d'eux. Ils ne bougèrent point.

« Debout, tout le monde, cria-t-il de toute la force de ses poumons; du sommet de cette colline on distingue le Stanley-Pool ! »

L'effet de cet ordre fut prodigieux. Les hommes se réveillèrent comme des soldats à l'appel du clairon. Une heure après la caravane était massée sur le plateau. Les noirs, oubliant le découragement, les fatigues et les souffrances, contemplaient à leur tour la scène grandiose qui s'étalait devant eux.

La plume de Xénophon, l'auteur de la *Retraite des Dix mille*, a rendu dans des pages ineffaçables, que nulle éloquence ne peut dépasser, l'effet tout-puissant, le pouvoir électrique — écrivons-nous dans notre siècle — qu'exerça sur des marcheurs épuisés, sur des malheureux égarés à la recherche de leur patrie, la vue d'une mer déferlant ses vagues au pied des collines de l'Hellespont.

Bien que les causes ne fussent point identiques, les résultats furent les mêmes pour chacun des membres de la courageuse phalange arrivée au sommet de la colline de Kinduta.

Au premier signal de départ, les porteurs de ballots dégringolèrent le versant nord-est de la colline avec un élan indescriptible, un enthousiasme prudent toutefois, car il fallait éviter dans la descente assez raide les chutes parfois dangereuses et souvent grotesques. Les mules des wagons, entraînées elles-mêmes par l'agilité nouvelle de leurs conducteurs ragailardis, donnaient à ces derniers tout le mal possible, par leur allure trop précipitée.

Cette vitesse déployée par tous les êtres vivants de l'expédition, les amena sans halte, à travers une plaine spongieuse, encore détrempée par des pluies antérieures, jusqu'au district de Bwabwa-Njali, dont la capitale, petit village du même nom, groupait pittoresquement ses huttes peu élevées à l'ombre de bosquets ravissants sur les bords d'une large rivière, le Gordon-Bennett.

Le makoko du district attendait les étrangers.

Entouré d'une foule sans cesse grossissante depuis l'apparition de l'étrange caravane, le chef de Bwabwa-Njali, dans l'attitude d'un gros

personnage qui désire être pris au sérieux, reçut Braconnier et Stanley. Assis à la mode orientale sur une peau de lion, une vraie peau de lion, il montrait sa face jouffle d'un noir à reflets rougeauds surplombant des épaules massives entièrement nues, grasses et reluisantes, face et épaules coquettement, artistement préparées, peinturlurées pour la circonstance. A l'aide d'une branche enlevée aux tiges de graminées grandies auprès des murs de sa cabane, le makoko avait minutieusement procédé à sa toilette de gala. Ses cheveux fortement contrariés avaient fini par conserver sur le front la position verticale, tandis qu'auprès des tempes et autour de la tête ils ondulaient en mèches crépues irrégulièrement frisées. Ses joues étaient mouchetées de taches jaunâtres, son œil droit encadré d'un filet jaune d'ocre, le gauche agrandi par un cadre de couleur blanche; son long nez noirci par du charbon de bois tranchait sur la teinte chocolat râpé de l'ensemble du visage.

Le clown du Cirque royal le plus épris de son métier n'a jamais égalé dans l'art de se grimer le makoko de Bwabwa-Njali; nul acteur en renom sur nos premières scènes d'Europe ne saurait, aussi bien que ce souverain nègre, jouer l'hypocrite comédie de la voix et du geste contraires à la pensée, au sentiment intime.

Cette Majesté si ridicule au physique se découvrit aux Européens hideuse et dépravée quant au moral.

Le chef de Bwabwa-Njali, poli jusqu'à l'obséquiosité avec ses hôtes, cherchait, en leur adressant des compliments et des sourires qu'il essayait en vain de rendre gracieux, à dépouiller littéralement les nouveaux venus.

La liste civile de ce souverain s'augmentait des droits importants perçus chaque jour sur les nègres qui passaient le Gordon-Bennett, au moyen d'un radeau amarré en permanence dans la rivière; le bac appartenait au makoko.

Les riches chimboucks d'ivoire abandonnaient chaque fois, de gré ou de force, pour prix de ce passage, un nombre considérable de dents d'éléphants; les porteurs d'arachides laissaient aussi aux mains de ce passeur rapace des charges volumineuses de denrées.

L'idéal du makoko, caressé de même par tous les seigneurs de sa cour, était d'amener par la douceur ou la crainte les voyageurs européens aux physionomies bienveillantes à payer un impôt formidable en fusils, étoffes et gin, comme récompense des services que leur rendraient le bac et les sujets de Sa Majesté noire.

Mais Stanley, peu disposé du reste à utiliser les offres du makoko, l'était encore moins à donner des fusils ou des marchandises précieuses. Néan-

moins, pour avoir la paix et satisfaire en partie la cupidité de ces indigènes, il fit distribuer à l'assistance quelques bouteilles d'un gin distillé en Belgique.

L'argument fut irrésistible: rêves, désirs cupides, et règles établies pour la palabra, car c'était encore une palabra, s'envolèrent jetés par-dessus les moulins.

En un moment, roi et seigneurs, oubliant toute dignité, se mêlaient à une danse grotesque au milieu de leurs inférieurs qui, enthousiasmés par un tel honneur, accomplirent des contorsions si disloquées, qu'on les eût tous crus en proie à des attaques d'épilepsie ou à des accès de démence.

Trois heures après, la caravane d'exploration, parvenue sur la rive opposée du Gordon-Bennett, y rencontrait des tentes européennes abritées sous le pavillon tricolore de la nation française. Des nègres sénégalais, sous la conduite d'un sous-officier de tirailleurs, gardes laissés sur ces bords par l'explorateur Savorgnan de Brazza, présentèrent militairement les armes à la cohorte pacifique guidée vers le centre africain par deux hommes au visage pâle.

Le sergent Malamin, qui commandait cette escouade, avait pour consigne de montrer aux Européens, prêts à traverser le territoire africain entre la rivière Gordon-Bennett et la rive nord du Stanley-Pool, une copie d'un traité reconnaissant à la France la propriété de cette région.

Sénégalais de race noire, le sergent Malamin parlait bien le français et répondait au type du soldat brave, loyal et intelligent. L'armée française compte au Sénégal et en Algérie de nombreux indigènes qui ne diffèrent de leurs camarades européens que par la couleur de la peau.

Dévoué à son gouvernement, ou mieux à de Brazza qui représentait pour lui la France et l'autorité, ce sous-officier amplifiait l'importance de la conquête également civilisatrice réalisée par l'explorateur français. Sur l'invitation de Stanley, il ne fit aucune difficulté de se joindre avec ses hommes à la caravane du Comité d'études, pour descendre le Gordon-Bennett, en suivant la rive gauche, jusqu'au confluent de la rivière avec le fleuve Congo.

Le 28 juillet 1881, les explorateurs parvenaient avec leur escorte renforcée à Mfwa, simple bourgade dont les huttes rappelaient les termitières habitées par des Batekés durant les mois où ils s'occupent à charrier vers les factoreries de la côte les défenses d'ivoire.

Au moment de l'arrivée des blancs, une grande animation régnait dans cette localité. Une chimbouck composée de Bayanzis, de Babangis, nègres du haut Congo, campait sur la place découverte, située au front des ca-

banes de Mfwa, demeures aux parois construites en joncs, aux toitures de chaume.

Un certain Ingya, chef de l'endroit, se tenait devant sa hutte, distinguée des autres par un trophée rustique composé de crânes, de cornes d'animaux et d'arêtes de poissons; autour de lui piaillaient, criaillaient, gesticulaient, vociféraient les acheteurs et les vendeurs d'ivoire: les Batekés et les nègres du haut Congo.

Les acheteurs étaient harcelés par les vendeurs, qui leur offraient, disait chacun d'eux, la meilleure marchandise aux conditions les plus avantageuses. A leur tour les vendeurs étaient injuriés par les acheteurs qui, habiles appréciateurs de la matière offerte, refusaient énergiquement de se laisser voler.

A l'approche de la caravane nouveau genre, les négociants d'ivoire suspendirent leurs transactions, pour se grouper curieusement autour des blancs, des wagons et surtout des Sénégalais qui, vêtus de vestes bleu de ciel et de larges pantalons blancs et portant sur la tête des képis rouges aux filets bleus, paraissaient, pour les indigènes, devoir être les chefs de l'expédition.

L'accueil fait aux marcheurs fut affable, mais peu généreux. Les gens de Mfwa, formant une population d'environ cent cinquante habitants, n'étaient pas cultivateurs, et dépendaient des districts voisins pour les provisions alimentaires.

Cependant Ingya promet aux voyageurs de leur procurer du malafou.

A quelques mètres du village, de nombreux palmiers groupés en oasis inclinaient gracieusement leurs têtes empanachées au souffle de la brise; des habitants de Mfwa, obéissant à leur chef, coururent y chercher les Calebasses remplies de vin.

La récolte du vin et les caves aériennes des pays tropicaux méritent une mention spéciale. Point n'est besoin, comme dans les contrées vini- coles de l'Europe, d'aligner pendant des semaines entières entre les souches serrées des vignes des vendangeuses aux reins pliés, courbées sans cesse pour la cueillette; point n'est besoin d'amener sur de lourds chariots, à travers des routes laborieusement entretenues, des comportes emplies de vendange, jusqu'à d'immenses constructions souterraines établies à grands frais et renfermant les cuves gigantesques où s'opère la fermentation du raisin, qui doit ensuite passer sous le pressoir et s'échapper en liquide rougeâtre transvasé aussitôt dans d'énormes tonneaux.

Vendanges, cuves, pressoirs, tonneaux sont choses inconnues sous le ciel de l'Afrique centrale. Les indigènes de Mfwa, comme leurs voisins du bas

Congo, se servent de trois outils seulement pour récolter leur vin, jus fermenté du *raphia vinifera* : un cercle de forme allongée, tissé avec les fibres d'un bois très résistant, une hache et un pot de grès ou unealebasse.

L'indigène noue sous les bras un des cercles précités, de façon à être enveloppé par un arc de ce cercle, en conservant toutefois les jambes et les bras entièrement libres; l'autre cercle entoure la tige massive de l'arbre.

Tout en grimpant à l'aide d'une gymnastique assez vive, le noir déplace le cercle au fur et à mesure de la montée, et il arrive ainsi au point d'où s'échappe la gerbe élégante qui couronne le tronc dénudé du palmier. Là, il creuse un trou dans l'arbre au moyen de la hache, et y suspend laalebasse, qu'il retire remplie de jus après 24 heures.

Le spectacle des vigneron de Mrwa montant à l'assaut des caves aériennes ne manquait pas d'un certain attrait pour les blancs qui les avaient accompagnés.

Ces derniers acceptèrent lesalebasses pleines de boisson en échange de menus cadeaux, et, quittant les gracieux hôtes de Mfwa, ils parvinrent en quelques heures, sur le conseil de l'un d'entre eux, au village de Malima.

Le chef de cette localité plus importante que la précédente se nommait Gamankono. Stanley l'avait rencontré et connu sous le nom de Mannkoneh lors de son premier voyage au continent mystérieux.

Chef blanc et chef noir se reconnurent. De cordiales poignées de main furent échangées, en même temps que des m'boté interminables.

La population sauvage et dégradée de Malima ne voulut point cependant ternir l'accueil empressé que son chef avait réservé aux étrangers. Elle se livra à une véritable orgie de danses et de chants barbares, si bruyants que les êtres vivant aux alentours du village, les oiseaux et les fauves, troublés dans leurs solitudes boisées, s'enfuirent à tout jamais de ces parages si tumultueux.

Ce jour-là (29 juillet 1881), Malima, outre ses habitants au nombre d'environ quatre cents, comptait une chimbouck considérable de Bayanzi, en outre les centaines de noirs de l'escorte des explorateurs, sans oublier encore les Sénégalais.

L'animation tapageuse commencée dès l'entrevue des blancs avec Gamankono, se prolongea bien avant dans la soirée. Indigènes, Bayanzi, Zanzibarites, Kabindas, Kroomen, Sénégalais, hurlèrent, pirouettèrent, gigotèrent à qui mieux mieux, chefs et muleks, hommes, femmes, filles, enfants, devant les seuls témoins paisibles de l'endroit : Stanley, Braconnier et le sergent Malamin.

Ces trois derniers fouillaient en vain dans les replis les plus profonds de leur mémoire pour se rappeler s'ils avaient jamais été initiés ou présents à un vacarme de voix humaines plus infernal, à des exercices chorégraphiques plus acrobatiques, plus disloqués, plus insensés, plus échevelés que ceux auxquels ils assistaient. Les saturnales de l'antiquité, les démenes carnavala-



RÉCOLTE DU VIN DE PALME.

lesques des temps modernes, les foules soulevées hurlant la faim sur les boulevards de nos grandes cités, vociférant contre un homme d'État, ou faisant éclater leur vivats enthousiastes sur le passage d'un souverain aimé, d'une illustration nationale, d'une gloire des deux mondes, n'offrirent jamais un spectacle aussi incohérent, aussi sauvage, aussi grotesque à la

fois que celui de ce millier de nègres foulant les pelouses gazonnées de Malima, et poussant leurs accents frénétiques et discordants sous le ciel bleu foncé des tropiques.

Mais de même que le combat finit faute de combattants, les danses et les chants cessèrent faute de jambes pouvant se mouvoir, faute de larynx non épuisé.

Du dédale des acrobates calmés et des récents hurleurs enfin silencieux, Gamankono se traîna sur ses membres lassés jusqu'aux témoins impassibles de la scène.

« Bon mundelé, dit-il à Stanley, vous revenez cette fois du mpoutou (de la côte), vos huttes qui marchent sont pleines de beaux fusils, d'étoffes aux couleurs brillantes, de bouteilles à malafou doré, de perles resplendissantes; que nous donnerez-vous pour notre hospitalité, en échange des produits de nos bananeraies, de nos champs de maïs, de cassave, de manioc, de nos chèvres, de nos poulets? »

Stanley se disposait à répondre. Des nègres s'interposèrent, ils amenèrent sous sa tente le chef Gamankono, en le tirant par les bras d'une façon fort irrespectueuse.

« Qu'ont donc ces gens-là? demanda Braconnier.

— Oh! ils vont ramener sous peu leur souverain. Encore une palabra, capitaine. Les indigènes veulent seulement la préparer avec tout le cérémonial d'usage. »

L'explorateur avait raison. Les nègres avaient rappelé à l'ordre le roi Gamankono qui, grisé par les chants et la danse, avait perdu la tête et menaçait de compromettre sa dignité en engageant sans l'appât cérémonieux indispensable chez ces peuplades des pourparlers avec des chefs blancs.

Bientôt les gros bonnets rouges de l'endroit, devant lesquels s'écartait la foule respectueuse, vinrent prier les étrangers de les accompagner au chimbeck de leur roi.

Ce palais ressemblait aux huttes des naturels rencontrés sur les rives du fleuve.

A ce propos, nous transcrivons ici, tardivement il est vrai, mais avec exactitude, la description des chimbecks, habitations des indigènes du bas Congo.

Les cabanes des naturels, construites très proprement, sont en général élevées de deux mètres, largeur et longueur proportionnées, avec une toiture dépassant amplement la construction. Elles possèdent toujours à côté une sorte de halle ouverte sur le mur du fond, muraille antérieure du

chimbeck; cette halle est le lieu consacré aux fétiches et aux pénates. C'est aussi là que se tiennent les réunions habituelles, que brûle le foyer, que l'on fait la cuisine et que se prennent les repas; l'appartement aéré cumule tous les emplois.

L'entrée du chimbeck est formée par une porte-fenêtre pouvant s'ouvrir et se fermer, entourée religieusement d'amulettes plus ou moins bizarres.

L'intérieur contient un mobilier fort restreint: pour le propriétaire une couche assez dure, obtenue en reliant ensemble par des lianes résistantes des baguettes cannelées du *phœnix spinosa*, plante connue par les Portugais sous le nom de *bordao* et confondue vulgairement sous la dénomination de bambou par le plus grand nombre des blancs résidant au Congo; en outre, quelques vases, poteries communes, et ustensiles de provenance européenne, fort peu d'outils indigènes comme les couteaux ou les arcs, mais un fusil à silex, un couteau de table ordinaire ou un couteau à découper, avec ou sans gaine, reposent dans un coin du chimbeck, auprès de la ceinture du maître de l'endroit.

C'est sous la vaste halle de son chimbeck que Gamankono reçoit les Européens.

Il est assis sur un coussin de velours fané, défroque d'une cabine de navire, et ses jambes nues s'allongent sur une peau de léopard.

Sa pose est d'ailleurs fort correcte et digne d'être photographiée.

Mais un caricaturiste eût tiré profit de la forme singulière de son bonnet violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge, de son collier de paillettes de cuivre et de la coupe bizarre de son pagne, chef-d'œuvre de couture réunissant dans un ensemble très criard un morceau de velours rouge ajusté à un pan de veste bleu de ciel, dépouille d'un hussard, rattaché à un lambeau de tapis oriental et continué par une écharpe soyeuse arrachée à la hampe d'un drapeau d'une factorerie portugaise de la côte.

En somme, cet accoutrement était un arc-en-ciel véritable, se détachant sur un fond noir, sur un corps de nègre replet dont voici la portraiture: tête très grosse, chevelure abondante qu'une bonne ménagère de nos contrées eût utilisée comme crin à matelas; face large, nez disparaissant sous des narines évasées et des joues graisseuses; yeux en boules de loto bistrés artificiellement; lèvres épaisses laissant entrevoir dans le rictus deux rangées de dents aiguës en pointe; menton couenneux doué du privilège de se tripler suivant les mouvements de son propriétaire.

Auprès de cette personnalité toute-puissante chez les Bateké de Malima se groupaient, dans les attitudes les plus diverses, les grands seigneurs de

l'endroit revêtus de costumes disparates en tant que couleurs, mais identiques sous le rapport de la forme.

Lorsque les blancs se furent installés commodément en face de leur hôte, celui-ci commença un récit détaillé des événements survenus dans son district depuis l'époque où Stanley l'avait vu pour la première fois, en 1877. La mémoire très fidèle de Gamankono lui permit même de répéter presque mot pour mot les conversations précédemment échangées entre lui et son visiteur d'autrefois, et d'énumérer les conditions auxquelles le mundelé avait acquis alors des vivres : poisson et cassave.

N'omettant rien, le chef des Batekés rappelait en outre que les gens de sa tribu avaient voulu échanger une poule contre un fusil, et que Stanley avait refusé ce marché.

« Tu étais pauvre alors, dit-il à l'explorateur, tu venais de bien loin, sur la rivière du côté des grands lacs ; aujourd'hui tu arrives du mpoutou, tu es riche ; tu nous donneras beaucoup de belles choses en échange de notre cassave, de notre manioc, de nos chèvres et poules. »

Sans s'arrêter à cette invitation qu'il est difficile de qualifier de désintéressée, Gamankono continuant sa narration parla de la visite que lui avait faite récemment un homme blanc (Savorgnan de Brazza), arrivé près de son territoire avec une escorte de trois canots.

« Ce mundelé a acquis tes domaines, lui dit Stanley ; puisque le chef noir Malamin, qui est avec moi, possède un traité déclarant que Makoko, chef suprême de cette contrée, a vendu son royaume à l'homme blanc. »

A ces mots, Gamankono frémit d'indignation ; il se leva, prit une attitude que lui eût enviée un bedeau ou un suisse de cathédrale, et lança ces paroles superbes acquises désormais à l'histoire :

« Makoko n'est pas le roi suprême. Nous sommes tous rois, ... homme blanc ! Makoko est chef de Mbé ; moi, je suis roi de Malima, comme Ingya est roi de Mfwa, comme Ganchu est roi du territoire nord, Gambiele, roi de Kimpoko, et Nchuvila, grand chef de Kinshassa. Le makoko de Mbé est vieux et très riche ; il a beaucoup d'hommes et de fusils, mais il n'a pas d'ordres à me donner, il n'a pas le droit de vendre mes domaines. Je suis le chef puissant de Malima, souverain indépendant de ce district, comme chacun des chefs dont j'ai cité les noms est seigneur de son propre village. »

Cette longue tirade prononcée par Gamankono l'avait essoufflé ; il retomba sur son coussin, s'allongea sur sa peau de léopard, en roulant des yeux terribles où perçait la fureur. Les gens de sa cour s'empressèrent autour de lui pour le calmer et lui tendirent leurs calebasses : quelques gorgées de gin réussirent à le consoler.

Le chef de Malima avait l'ivresse douce, il bégaya des plaisanteries presque « gauloises » à l'adresse du fameux makoko, aspira deux bouffées à la pipe bourrée d'iamba de son plus proche voisin et s'endormit délicieusement, rêvant sans doute à son indépendance.

Stanley et Braconnier profitèrent du sommeil impromptu du président de la palabra pour se retirer dans leur camp.

Vers la nuit tombante, Gamankono remis de son émotion, ayant cuvé son gin, se présenta accompagné de ses deux fils au chef de l'expédition.

Stanley put traiter cette fois avec ses visiteurs fort raisonnables. Il obtint d'eux, au nom du Comité d'études, la permission de résider, de construire, de planter, de faire des semences sur le territoire de Malima.

Ces arrangements conclus, Stanley, se fiant à l'initiative de Braconnier en ce qui concernait la sûreté du camp, s'apprêta à goûter sous sa tente un sommeil réparateur.

Bientôt le bivouac silencieux jeta dans la demi-clarté de cette nuit d'Afrique les flammes protectrices de ses feux de broussailles; Stanley, Braconnier et leurs noirs serviteurs s'étaient endormis. Mais les tirailleurs sénégalais, tous enfants du continent africain, plus disposés à rire, à jaser chanter, danser et boire qu'à dormir par une belle nuit, avaient rejoint sur la place du village les indigènes de Malima.

Là, ils racontaient les épisodes guerriers, les exploits amoureux, les aventures merveilleuses qui avaient, au cours de l'expédition de Brazza, soit impressionné leur mémoire, soit échauffé leur imagination fantasque, sorte de microscope grossissant. Puis ils critiquaient, ils blâmaient les gens de Malima d'autoriser de nouveaux blancs à résider auprès d'eux: « Ces étrangers sont méchants, sanguinaires, disaient-ils; ils brûlent les villages, pillent les caravanes, tuent les hommes et les femmes et jettent le mauvais sort partout où ils s'arrêtent. »

Ces odieux mensonges produisirent immédiatement leur effet.

Malamin les ignorait; vers trois heures du matin, il rassembla ses hommes et quitta avec eux le district de Malima.

A peine le détachement de tirailleurs avait-il disparu sur la route de Mfwa, que les premières lueurs du jour réveillaient les laborieux et vaillants pionniers de l'expédition Stanley-Braconnier.

Dès la première heure (30 juillet 1881), quelques Zanzibarites de l'escorte sortirent du campement pour aller au village et y acheter des provisions.

Toute acquisition fut impossible. Gamankono, instruit des perfides insinuations des Sénégalais, avait interdit à ses sujets d'acheter, de vendre et de parler même aux étrangers.

Les Zanzibarites durent s'en retourner prestement au bivouac, suivis de loin par les naturels de Malima, armés de larges couteaux dignes de figurer à l'étal d'une boucherie.

Aux abords du camp ils rencontrèrent une négresse qui sans doute ignorant la consigne consentit à céder un poisson aux nouveaux venus. Cette malheureuse femme, prise en flagrant délit de désobéissance aux ordres de Gamankono, fut cruellement battue par d'effrontés sauvages qui eurent ensuite l'audace de venir près des tentes des Européens en hurlant et en brandissant leurs larges coutelas.

Stanley et Braconnier, tirés brusquement de leur sommeil, saisirent leurs armes et bondirent hors de leurs tentes. Les Malimois reculèrent de quelques pas et permirent aux blancs de se consulter.

« Que s'est-il donc passé? demanda Braconnier.

— Maître, le roi Gamankono a défendu à ses gens de parler avec nous, dit un Zanzibarite qui s'était approché de ses chefs.

— Capitaine, s'écria Stanley, faites armer nos hommes! Je vais aller recueillir moi-même auprès de Gamankono des explications au sujet du changement survenu dans l'esprit de cette population. Soyez prudent, ne prenez pas l'offensive. Du reste, je me fie à vous pour la défense de nos richesses que doivent surtout viser ces coquins. »

Choisissant alors ses plus fidèles Zanzibarites, Stanley les guida au milieu des sauvages armés, mais reculant devant le sang-froid et l'allure décidée de l'homme blanc, jusqu'à la hutte de Gamankono.

Le roi, prévoyant cette visite, attendait entouré des principaux sujets de Malima, au nombre desquels se trouvait un hideux sauvage nommé Ntaba.

Ce dernier, porte-voix des récriminations, des frayeurs des indigènes, fut le plus acharné partisan de la guerre dans la nouvelle palabra qui eut lieu aussitôt, Stanley présent.

En vain l'Européen, mis au courant des motifs qui avaient transformé chez ses auditeurs en intentions malveillantes, en haine féroce, les bons sentiments, l'accueil bienveillant de la veille, essayait-il de détruire dans leurs cerveaux fêlés l'impression des terrifiants récits des tirailleurs. Gamankono se laissa presque persuader, mais Ntaba fut inexorable, intraitable.

Ntaba avait frémi de terreur en écoutant la nuit précédente les horreurs imputées aux membres de l'expédition de Stanley. Brûleurs de villages, esprits malveillants, pillers de caravanes, tueurs de nègres, telles étaient pour ce noir têtu les épithètes applicables aux nouveaux hôtes de Malima:

ses stupides paroles soufflaient la colère, la rage, au cœur des sauvages indigènes entourant le chimbeck de Gamankono

Cependant les Bayanzi, les matouts présents à la scène, protestèrent en faveur des étrangers. Leurs protestations furent impuissantes. Ntaba, brute inintelligente, mais exerçant une grande influence sur la volonté de Gamankono, lui dicta la réponse à adresser à Stanley.

« Mon peuple est nombreux, animé contre vous de sentiments hostiles, effrayé par des bruits sanguinaires répandus sur votre compte. Retirez-vous de notre territoire, tranquillement; partez bien vite, avant qu'il ne vous soit fait aucun mal. »

Stanley, pressentant le dénouement tragique qu'aurait entraîné sa persistance à camper près de Malima, retourna au camp et ordonna le départ.

Braconnier prit le commandement des porteurs, à qui des fusils et des munitions avaient été distribués, et la caravane expéditionnaire se dirigea vers le village de Mfwa précédemment visité.

Les indigènes de Malima hurlèrent de loin après les partants, mais selon le proverbe arabe : « Les chiens aboient, la caravane passe », l'expédition passa.

Gamankono, du seuil de son chimbeck, adressa comme un adieu contrit et résigné aux blancs. Ce makoko était moins sauvage que les sauvages de sa contrée.

Arrivés à quelques centaines de mètres des huttes de Mfwa (Brazza-ville), les marcheurs remarquèrent aux abords du village de récents changements. Les sentiers aboutissant au groupe des cabanes avaient été barricadés, et derrière les barricades la populace indigène armée, de mousquets, vomissait, des injures et des menaces à l'adresse des arrivants.

Braconnier arrêta ses hommes; les ballots furent déposés, les armes apprêtées.

Un conflit paraissait imminent. Les indigènes de Mfwa mettaient en joue les convoyeurs; et ceux-ci, exaspérés, se disposaient à tirer les premiers, lorsque soudain des coups de fusil retentirent sur la gauche du village.

Derrière un nuage de poussière et de fumée, les gens près de combattre, virent accourir une foule de nègres, criant à tue-tête : « Tanley! Tanley! Tanley! »

En un instant cette masse pacificatrice se jetait entre les habitants belliqueux de Mfwa et les hommes excités de l'escorte. De part et d'autre les fusils s'abaissèrent. La curiosité fit place au courroux.

Le chef de l'étrange cohorte noire qui dansait et chantait entre deux camps ennemis, était le prince Pauchu, neveu de Ngaliema, roi de Ntamo.

village important du Stanley-Pool, le Gibraltar de ce lac formé par le Congo.

Pauchu était envoyé par son oncle à la recherche de Stanley, qu'il voulait emmener dans son pays. En route des courriers lui avaient annoncé les dangers qu'allait courir auprès de Mfwa le chef de la caravane étrangère.

Pauchu et ses fusilliers, doublant les étapes, arrivaient pour jouer le magnifique rôle de conciliateurs.

« Les gens de Ntamo sont les amis des hommes blancs. Ils ont des chèvres, de l'ivoire, des poules, des bananes, du manioc et une quantité d'autres choses, qu'ils seront bien aises de vendre. Si Stanley veut guider au pays de Ntamo sa riche caravane, le roi Ngaliema lui accordera les plus grandes faveurs. Ne restez pas auprès des nègres méchants de Mfwa. Suivez nous; entre ce village et la rivière (Gordon-Bennett) est un emplacement délicieux et propice à l'établissement d'un camp; nous vous y conduirons, et sous peu Ngaliema en personne viendra vous y rendre visite. »

